

André Gintzburger

L'INDIFFÉRENCE ET LA CURIOSITÉ

suivi de

LE THÉÂTRE REFLET DES TEMPS



L'Age d'Homme

22-07-83 – Escapade avec Tiry et Gachet. Nous voici au large de Marseille, dans l'île du Frioul. Un faux temple grec tout neuf domine une marina pieds dans l'eau. Il paraît qu'ici, naguère, le roc était vierge. Le béton l'a humanisé. Silvia Montfort jouera là sa PHÉDRE la semaine prochaine, mais aujourd'hui, c'est NINA SEGAMOUR par le Théâtre Volland de La Réunion, que nous sommes venus voir... Et nous passons une soirée très agréable en même temps qu'instructive. Le parisianisme n'a pas atteint l'île française de l'océan Indien.

L'anecdote a été datée en 1940, afin que les vérités que souhaitait dire la troupe n'aient pas l'air contemporaines. Mais la fiction ne trompe personne et, d'ailleurs, les anachronismes viennent périodiquement à point pour signifier que le recul dans le temps n'est qu'un prétexte à, je ne dirai pas dénoncer – ce serait exagéré – mais à chiner gentiment le colonialisme, le racisme, la classification sociale, la misogynie etc. La musique, la danse, le chant, la délicieuse langue créole, la beauté des filles, la spontanéité des acteurs, leur hardiesse à nouer contact avec le public, leur sens du rythme, tout contribue à rendre plaisante l'épopée de cette jeune paysanne avide de vivre qu'un jeune planteur, un peu maître de l'île, remarquera, fera élire Miss Bourbon 1940 avec comme prix un billet de bateau pour la métropole... où elle se commettra avec les Allemands. En vérité, c'est l'armée actuelle, le clergé d'aujourd'hui, la suprématie blanche et droitière toujours vivaces qui sont égratignés, à grand renfort de commérages croustillants.

Spectacle plaisant, à une seule lecture, et qui a de la santé et dans lequel actrices et acteurs s'investissent visiblement avec bonheur.

Note: Philippe Tiry et René Gachet étaient réservés, mais moi j'ai été séduit par la fraîcheur de ce message et j'ai engagé avec Emmanuel Genvrin une collaboration qui m'a, à plusieurs reprises, permis de pénétrer dans l'histoire profonde de cette île de l'océan Indien dont on dit qu'elle était déserte lorsque les premiers Blancs l'ont découverte. L'avenue principale de Saint-Denis a quelque chose d'exemplaire à travers ses symboles religieux. S'y côtoient la cathédrale, le temple bouddhiste, la synagogue, la mosquée et les commerces spécifiques de chaque ethnie. Un mouvement indépendantiste y est peu probable, mais la hiérarchie des « communautés » pourrait bien un jour faire surgir une lutte des classes violentes. Le Théâtre Volland a son public. À chacun de mes voyages, je l'ai constaté. Mais les pouvoirs publics ne le soutiennent que contraints et forcés.

08-05-86 – Me voici à La Réunion.

C'est curieux, cette propension d'Emmanuel Genvrin à toujours situer ses anecdotes dans un contexte passé. Comme si les histoires qu'il raconte n'étaient plus d'actualité. C'est faux, naturellement, il en convient, mais il éprouve le besoin d'éloigner, disons de donner une distance aux problèmes réunionnais qu'il évoque, et il ne voit quel autre truc trouver que de faire comme si ça se passait vingt ou trente ans plus tôt. Naturellement, moi qui vis en métropole, je n'ai pas le même point de vue, et son île me paraît suffisamment lointaine pour que joue même un exotisme. Bien plus, la dénonciation qu'il exprime dans son COLANDIE me toucherait bien plus fort si elle n'était pas noyée sous un fatras de notations historiques et si ne s'y mélangeaient pas des arômes indo-chinois et algériens. Car le thème de ces jeunes filles que des religieuses mariées envoient en France, avec des billets aller simple pour épouser des militaires handicapés, est en soi formidablement dynamisant. Sauf que si c'est arrivé il y a longtemps, je m'en fous. Or justement, ce serait encore contemporain. Alors? Genvrin dit que c'est le seul moyen d'échapper à la censure locale, celle qui s'exprime par l'étouffement. Dommage qu'elle agisse comme ça, car pour son Théâtre Vollard, l'avenir me semble ne pouvoir passer que par un quelconque scandale politique. Sinon, esthétiquement, ce que fait le groupe n'est pas terrible, à part une certaine pêche d'inspiration folklorique portée notamment par un petit mulâtre bourré d'abattage! Ses actrices et ses acteurs jouent dans la spontanéité. Elles et ils sont aussi musiciens et chanteurs. J'ai l'impression que, mieux dirigés, ils pourraient être formidables. Genvrin doit être mon avec eux. Je n'ai en tout cas pas retrouvé avec COLANDIE cette impression de Magic Circus des débuts qui m'avait frappé dans NINA SEGAMOUR.

12 et 13-06-87 – Emmanuel Genvrin m'a invité dans son Île de La Réunion pour voir son nouveau spectacle, RUN ROCK.

L'anecdote est très enracinée dans le contexte local, où le volcan, La Fournaise, tient forcément une grande place. Ici, c'est, soi-disant en 2050, un volcan qui surgit de la mer et crée une terre nouvelle, une île, qui est aussitôt interdite d'accès par les autorités. Mais on sait bien qu'elle appartiendra au premier occupant.

Le spectacle montre une foire d'empoigne, des conflits, des arrangements entre quelques personnages, une sorte de gourou géant et silencieux, non violent témoin de l'agitation des deux autres groupes, l'un formé d'un illuminé, de sa maîtresse et de son serviteur, l'autre d'une famille de petits colons blancs, qui vient là dans l'espoir de faire pousser des salades. Il y aura aussi un capitaine australien, faux pêcheurs de langoustes et véritables espion, que l'éruption a détourné de sa mission aux Kerguelen (où la France, dit-on, va installer une base atomique pour remplacer Mururoa qui s'enfoncerait sous la mer), et puis un gendarme, borné comme tous les gendarmes, qui est venu arrêter tout le monde et choisira à la fin, comme les autres, la liberté en Australie quand la terre s'enfoncera pour disparaître sous les flots.

Emmanuel Genvrin a choisi de traiter le sujet en comédie musicale. Sa troupe joue un peu de plusieurs instruments, elle chante, elle danse. Certains acteurs, comme le petit Arnaud Dormeuil, et les trois actrices, Nicole Augama (surtout), Nicole Leichnig et Rachel Pothin, ont de l'abattage. Tous ont du dynamisme, de la santé, et on imagine ce qu'ils pourraient faire, dirigés avec plus de rigueur et en sacrifiant moins aux facilités, à toutes les facilités. La chorégraphie qui leur est inculquée manque gravement d'imagination. La musique est entraînante mais a, malgré ses rythmes, un côté désuet qui m'a fait songer aux opérettes qu'on jouait du côté de Pigalle dans les années cinquante, comme par exemple QUELQUES PAS DANS LE CIRAGE, ou QUEL BEAU VOYAGE.

Et la mise en scène dans son ensemble est banale, sent son laisser-aller, laisser-faire. Revendiquant hautement un statut professionnel et étant sur le point de devenir Centre dramatique régional, il serait temps que le Théâtre Vollard sorte d'un amateurisme trop évident en s'imposant de travailler plus à fond ses spectacles. Car, de NINA SEGAMOUR en TOROUZE et en COLANDIE pour arriver à RUN ROCK, je ne sens pas un progrès, mais au contraire un recul. Il y avait des perles dans ce spectacle, du bon grain au milieu de l'ivraie. Ici, je ne trouve aucun morceau de bravoure, rien à choisir dans l'ensemble de ce qui m'est montré. C'est décevant. On ne dépasse pas le niveau du café-théâtre. Il n'y a aucune transposition. L'imagerie locale est livrée au premier degré et elle fait rire un public qui en possède les clefs. Mais comme ce public rigolerait au discours d'un chansonnier ne se cassant pas la tête.

Ajouterai-je que la pièce est plutôt mal ficelée ? À la lecture, je n'avais pas perçu à quel point, au niveau même de l'écriture, elle manque de poésie et combien elle est laborieuse dans sa construction. Les dialogues avec le gendarme (très mal joué par une espèce de Jean-Paul Muel sans talent) sont inintéressants et ralentissent encore un rythme qui n'est pas toujours ce qu'il devrait. Bref, on sort de ce RUN ROCK avec le sentiment qu'Emmanuel Genvrin est passé à côté de son projet. Mais c'est sans doute en moi le Parisien qui parle, car son public est très nombreux et semble très enthousiaste. Six mille pétitionnaires ont signé contre la mairie, qui expulse la troupe du « grand marché », en pleine ville. Et les applaudissements en cadence étaient nourris à l'issue des deux représentations auxquelles j'ai assisté.

30-09-89 – Limoges ne donne pas l'impression d'être une ville en état de choc de festival. Au Gymnase Jean Zay, qui est largement dans la périphérie de la ville, le public arrive à petits pas, par petits groupes, en petite quantité: tous les sièges ne seront pas occupés pour cette deuxième de ÉTUDES, le spectacle que le Théâtre Volland a conçu pour célébrer le bicentenaire de notre Révolution.

« Célébration » serait un mauvais mot. Il s'agit plutôt d'une dénonciation: à l'île « Bourbon », devenue « Réunion », il n'entra guère dans la tête des Blancs, y compris révolutionnaires, que cet événement puisse concerner les Noirs. Il y eut certes un décret de la Convention qui décréta l'abolition de l'esclavage. Mais non seulement il fut peu appliqué, de surcroît même les Noirs libres étaient contestés dans leur quête d'égalité avec les peaux pâles. L'idée que dans une pièce de théâtre les personnages noirs soient incarnés par des gens de couleur était viscéralement insupportable aux Blancs.

Emmanuel Genrin nous le montre en nous faisant assister aux répétitions d'une œuvre de Madame de Gouges, révolutionnaire parisienne de salon, intitulée L'ESCLAVAGE DES NÈGRES. Son travail est très efficace, très vivant, et la troupe fait preuve d'une grande vitalité, surtout le merveilleux petit Arnaud Dormeuil. Il y a de la musique, très bien interprétée et chantée en direct sans sono, une fête au cours de laquelle les spectateurs deviennent un peu acteurs, des mouvements: il faut changer de place après quelques minutes de jeu. Bref, c'est animé, jamais ennuyeux, un peu répétitif dans le serinage de la leçon, mais ne nous plaignons pas de l'existence d'un contenu. Cela finit un peu en mineur dans la mélancolie. Vérité historique oblige.

AUTRE VOYAGE

20.04.96 Encore un voyage de onze heures sans escale dans une bétaillère 747 d'Air France. La destination est, cette fois-ci, *La Réunion* où le Théâtre Volland présente un spectacle intitulé *LE PERVENCHE*, que je croyais être une création, or il date de 1990, dont je pensais voir la dernière, or pas du tout : de « salles » pleines en « salles » bourrées, le spectacle est sans cesse prolongé. La capacité du public semble inépuisable. Il est vrai que c'est un peu l'histoire de leur île qu'Emmanuel Genvrin raconte à ce public (en majorité blanc ce soir, je ne peux rien affirmer pour les autres). Et toujours, ou presque (car UBU colonial n'est pas pour autant situé dans le temps), à travers la période des années trente, quarante, qui ont apparemment été charnières au niveau de la prise de conscience politique du peuple.

Étonnant personnage que ce Genvrin aux allures de père de famille tranquille et qui vit dans une belle maison coloniale noyée dans la végétation tropicale. Il dit d'ailleurs qu'il en a marre de son séjour qui a duré dix-sept ans et qu'il a envie de faire autre chose dans la deuxième partie de sa vie. Il a quarante-trois ans. Incontestablement, c'est un chef qui semble respecté par ses troupes (ici, vingt-cinq personnes). Son discours politique est de gauche, mais il n'écarte pas, dans la vie, les appuis de droite s'il peut les obtenir. Esthétiquement, il est rattachable à une certaine tendance des années soixante-dix, celle qui a fait le Magic Circus et le Théâtre de l'Unité. Comme Savary, il sait souffler dans une trompette et il raffole des parades en musique. Son équipe a de l'énergie, du dynamisme, de l'entrain, de l'abattage. Beaucoup de ses actrices et acteurs ont du talent. Il écrit lui-même ses œuvres et les met en scène. Lui-même est comédien. Bref, c'est un homme complet que je pourrais qualifier d'apôtre du premier degré. Il ne pratique pas la transposition, si ce n'est pour modifier d'une lettre le nom d'un personnage réel ou pour n'évoquer qu'en allusion un événement dont la narration directe pourrait lui valoir des ennuis. Pour lui, un chat est un chat. À la limite, son art s'assimile au « boulevard », sauf que les thèmes ne sont pas les mêmes. Et l'exigence artistique non plus.

Le Pervenche appartenait à une riche famille de l'île. Gagné par les idées communistes, il devient en 1936 le meneur estimé du mouvement de grèves qui réclamait pour les travailleurs réunionnais l'égalité des droits avec ceux de la métropole (les quarante heures, les congés payés, le paiement des jours de grève, les soins). Devenu cheminot, c'est de la compagnie des chemins de fer qu'il a fait partir le mouvement, qu'il dirigeait depuis un wagon surnommé SPARTACUS. Il y a en effet eu un train à la Réunion, qui est maintenant désaffecté mais il reste un petit tronçon utilisable et, à la POSSESSION, une très jolie gare.

L'idée de Genvrin pour raconter l'histoire de cet homme, a été d'installer des gradins face à la gare. Entre les spectateurs et l'édifice, il y a deux voies en état de fonctionnement et derrière, il y en a encore une. Tous les décors vont et viennent ainsi sur des plateformes, en un ballet des changements qui est tout à fait réussi et apporte même, par la richesse d'invention qui l'a inspiré, un plus certain à l'entreprise. Pour ajouter une note « saltimbanquesque », c'est en train que les spectateurs sont amenés sur les lieux. À l'entrée d'un tunnel, ils attendent l'arrivée du « ti-train », d'où surgissent, pancartes au poing, des militants si véridiques qu'on se demande un instant si ce ne sont pas des vrais. Et nous avons droit pendant l'embarquement des gens, à une « Internationale » bien troussée, qui aura son pendant plus tard, à l'entracte avec un « Maréchal nous voilà » des années quarante-deux. Ces musiques indiquent la succession des tribulations de l'île : les pétainistes ont brisé l'élan syndical de trente-six. Les gaullistes ont recréé les partis. Et ce souffle de l'Histoire en marche est montré à travers le personnage

du héros pur et incorruptible, que sa liaison avec une « femme de mauvaise vie », son amitié avec un individu pas très clair, un certain Docteur Raymond Vergès – dit Docteur Papa, père de Paul et Jacques Vergès – qui deviendra au fil des ans collusion, sa démission découragée pendant la période vichyste, rendront peu à peu ambigu, comme un Ivanov, comme la vie.

Genvrin est comme Dodine: il ne conclut pas. Il montre. Son spectacle se termine par la grande victoire espérée de trente-six: combat des communistes réunionnais jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent, plus tard, que ce changement de structure administrative ne changeait pas fondamentalement leurs vies. Comme Dodine aussi, c'est à travers des individus qu'il décrit l'épopée, puis, il faut bien le dire, l'effondrement en eau de boudin de ce qui a été un grand mouvement local dont l'aspect « tout petit » à l'échelon du monde, voire « négligeable », à celui de la France, est souligné par quelques répliques éparses de-ci de-là. C'est un des aspects émouvants du spectacle qui peut éclairer le sens des mouvements indépendantistes, cet appétit, que d'autres aventures ont prouvé n'être qu'un leurre, de ne plus dépendre d'une lointaine « grande » puissance. D'autres moments sont émouvants, comme ces chants a capella proférés d'une voix frêle mais superbe et écoutés religieusement par le public, que nous accorde périodiquement une étrange fille homosexuelle (dans le spectacle en tout cas) nommée, je crois, Leïla Neigran. Intéressante dans la démarche de Genvrin, est la part qu'il accorde au bordel de Madame Paola. Certes, l'histoire de ces filles pas du tout montrées comme des putes, mais au contraire comme des travailleuses tout à fait intégrées au combat politique et social de l'île, est liée à celle du PERVENCHÉ. Mais il y a tout de même dans ces moments très dialogués des longuets qui viennent du fait qu'on (d'loi) s'intéresse assez peu au sort de ces individus-là. Qu'il le veuille ou non, c'est le combat révolutionnaire, ses vices de forme d'entrée de jeu (on fait la Révolution ou du syndicalisme? Vieille question pernicieuse qui est posée en filigrane) qui m'intéresse. Et c'est bien de montrer que le bordel de ce temps-là était autre chose qu'une simple machine à sexes, mais c'est trop long et, notamment en deuxième partie, j'ai décroché. Marie-Hélène Géranium veut absolument se faire épouser chrétiennement par I.E. PERVENCHÉ. Elle y parvient. C'est son combat à elle, son accession à l'honorabilité et à la bourgeoisie. Qu'elle y entraîne le militant est, hélas, une démonstration que les gens les plus forts ont leurs faiblesses. À mon avis, et quoique cette dimension soit importante, elle pourrait être raccourcie.

Là est bien, quelque part, le problème de Genvrin: il s'étale trop. Dans UBU aussi, il s'étalait trop. Il y a de l'énergie dans son spectacle et beaucoup, beaucoup d'astuces. Mais entre des moments où le rythme est soutenu, il y en a où le temps s'effiloche. Et on a parfois l'impression qu'il a été plus rigoureux pour diriger le ballet de ses wagons que pour orchestrer certains mouvements d'ensemble, qui se perdent un peu dans l'espace. Ce n'est pas assez « propre », pas assez impeccable. J'évoquais Savary: LE PERVENCHÉ rappelle par son flou certains DE MOÏSE A MAO ou ROBINSON. Savary a, depuis, atteint à une parfaite maîtrise de la mort et du tempo. Il est vrai qu'il a par là perdu de la fraîcheur et de la spontanéité: Genvrin pourrait-il concilier les deux? S'il vient en métropole avec ce spectacle, en ayant dans la tête, comme après UBU, d'entrer dans un marché qui l'accueillera avec des herses, tant il est dépolitisé, il doit apprendre à imposer son premier degré avec tant de force et d'évidence que les détracteurs en resteront sur le cul. Avec ce que j'ai vu, il leur donne trop de petits bâtons pour se faire massacrer. À moins, bien sûr, qu'il ne joue la carte du Parti Communiste. Dans ce cas, il pourrait ne jouer que la première partie! Ouais! Mais comme j'ai dit, il ne tire pas sa leçon de ce qu'il décrit, raconte. Qu'est-ce qu'il pense, lui? Voilà ce que se demanderont les bien pensants des courants divers qui agitent les camarades!